

Conclusion

École et culture : un débat bien amorcé

Diane Saint-Pierre et Claudine Audet

Au fil des jours qui ont suivi le colloque Éducation-Culture : d'autres liens à tisser ?, lequel a donné lieu à cet ouvrage, des commentaires nous sont parvenus de toute part. Ces commentaires témoignaient d'un intérêt certain pour ce débat qui a cours depuis quelques années parmi plusieurs instances et lieux de discussion : l'Assemblée nationale, le ministère de l'Éducation, celui de la Culture et des Communications, les commissions et conseils consultatifs, la communauté des chercheurs, les associations professionnelles, les regroupements d'artistes, les milieux de l'enseignement, un grand nombre d'intellectuels, aussi bien que les assemblées ou comités d'écoles et de parents.

Par ailleurs, rappelons que les grands thèmes de cet ouvrage n'ont pas tellement fait l'objet, jusqu'ici, d'échanges systématiques entre ces partenaires de divers horizons et cela, bien qu'ils soient omniprésents, par intermittence, dans nos grands quotidiens ou au sein de travaux de commissions d'études et de comités ministériels, à diffusion plus restreinte. Conscients de la nécessité d'un rapprochement entre culture et éducation, le Conseil supérieur de l'éducation et l'INRS-Culture et Société ont voulu rendre accessibles les textes des conférenciers et des invités des tables rondes de ce colloque, en souhaitant que leurs propos soient matière à réflexion ou objet d'investigation subséquente.

La fonction première de ce colloque fut de susciter le débat, d'alimenter la discussion, d'obliger les prises de position ou de raffermir celles déjà existantes, mais surtout de réfléchir sur un thème très présent dans la société québécoise et qui ne laisse certes personne indifférent. Présentées avec humour ou avec gravité, pour guider ou mettre en garde, pour louer

ou critiquer, les positions des auteurs de cet ouvrage sont loin de nous laisser indifférents. Elles sont le reflet même de notre société, de la diversité de ses idées, de ses attentes et de ses aspirations.

En parcourant les textes présentés dans cet ouvrage, le lecteur a pris connaissance de différentes visions de la culture et de l'école. Les propos des auteurs avaient tous comme objectif de répondre à une question fondamentale : comment rendre l'école plus « culturelle » ? Bien sûr, certains s'interrogeront sur le but de ces réflexions qui sont tout d'abord le fruit d'intellectuels... et considéreront qu'il est peut-être temps de passer à l'action, au su et au vu des critiques sur l'inculture des jeunes Québécois. D'autres ajouteront qu'ils sont déjà en pleine action, que des gestes concrets se posent quotidiennement, mais qu'ils sont très peu entendus et rarement soutenus. Chose certaine, les propos rapportés ici ne constituent pas simplement des pièces à ajouter au dossier, mais se veulent plutôt l'amorce d'une nouvelle forme de débat, d'autant plus que les opinions plurielles qu'il suscite constituèrent pour la première fois l'objet formel d'un colloque.

Cet ouvrage a donc permis de présenter des réflexions sur la mission du système éducatif, sur la place que doit prendre la culture à l'école et sur la façon dont elle doit se refléter, ou plutôt s'exprimer, dans les contenus d'enseignement. Des consensus apparaissent en trame de fond. Ainsi, la culture et l'éducation sont indissociables. Tous les auteurs en conviennent aussi : la culture à l'école ne doit pas se limiter au seul enseignement des matières dites artistiques. Au-delà de ce consensus minimal, les divergences se font sentir dès qu'on veut en préciser plus avant le contenu et qu'on aborde les moyens à prendre pour promouvoir une école comme lieu de culture.

Les auteurs de cet ouvrage reconnaissent que l'école ne doit pas consister en un cumul de matières hétéroclites et une juxtaposition des apprentissages. Tous admettent également que la véritable formation doit intégrer les savoirs et accentuer la perspective culturelle dans les matières. Mais où réside le problème lorsque l'on parle de « programmes d'études chargés » et de « recueil de savoirs encyclopédiques » ? Dans le contenant : les grilles-horaires ou les programmes surchargés ? Dans le contenu : trop ou trop peu de disciplines artistiques, de littérature, de science ? Dans la compétence des enseignants : en sous-entendu, le bagage insuffisant ou inadéquat acquis dans les universités ?

Conclusion

En fait, si quelques auteurs plaident en faveur de disciplines « plus culturelles », la grande majorité favorise l'interdisciplinarité des programmes, l'intégration des savoirs, le décroïsonnement de l'enseignement ou la diversité des modes d'apprentissage. On a également insisté sur un « recentrage » vers les matières essentielles et une révision en profondeur de l'ensemble du curriculum d'études¹.

Les intervenants à la table ronde sur « *la place et le rôle des arts à l'école* » ont rappelé, par ailleurs, les bienfaits de l'éducation artistique, la diversité des moyens d'apprentissage pour initier les élèves aux disciplines artistiques, les finalités des différents programmes mais, surtout, l'apport général de l'enseignement artistique : développement de la créativité, de l'imaginaire, des sensibilités et des plaisirs (voir les commentaires de Jean Proulx). Ils ont également souligné les lacunes des programmes scolaires en ce domaine : peu de place octroyée aux matières artistiques, formation professionnelle déficiente, « marginalisation » des enseignements, « bricolage artistique scolaire » improvisé.

Sources de débats fort animés et de nombreuses polémiques, la langue et la littérature, objets de la deuxième table ronde, constituent toujours un des terrains de prédilections pour exacerber des passions. « *La langue et la littérature : code linguistique à maîtriser ? véhicule culturel ? outil d'expression de soi ?* »..., ces questions ont suscité bien des commentaires. Par exemple, faut-il accentuer l'enseignement du français ou privilégier celui des « variétés de français », c'est-à-dire « enseigner la langue pour ce qu'elle est » ? Il en est de même de la littérature où l'on retrouve deux des thèses les plus répandues au Québec. Faut-il favoriser la littérature des auteurs québécois ou celle des grands classiques français (voir les commentaires de Jean-Paul Baillargeon) ?

École et culture, voilà donc un débat, complexe, sensible, sur une problématique dont on sent confusément qu'elle rallie les suffrages quant à son importance ou sa pertinence, son urgence ou sa nécessité d'être fouillée plus avant. Mais il s'agit également d'un lointain débat où le quoi ? le dispute au pourquoi ?, où le comment ? cache ou remplace un vers quoi ?

1. Cette idée est d'ailleurs défendue dans le rapport déposé après le colloque par le Groupe de travail, présidé par monsieur Paul Inchauspé. Voir Gouvernement du Québec, *Réaffirmer l'école. Prendre le virage du succès. Rapport du Groupe de travail sur la réforme du curriculum*, 1997.

éventuellement suspect. Bref, chacun conjugue à sa manière un temps, un mode ou une proposition, dans une commune grammaire de l'éducation, souhaitée mais qui reste à inventer.

Dès lors, la question n'est peut-être plus d'établir une hiérarchie des valeurs qui pourrait structurer le tout — d'ailleurs la diversité des convictions profondes l'empêcherait — mais d'inaugurer le projet commun de la cohérence des démarches. Peut-être ce colloque a-t-il été un premier jalon en ce sens : dans un sujet aussi vif, qui touche l'identité même de l'être social, la confusion des sentiments est prompte à naître entre la cause et la conséquence. À tout le moins, l'authenticité des témoignages a montré que personne ne prétendait détenir la vérité et encore moins proposer qu'une ultime instance tranche le débat unilatéralement.